

On se visitait, on s'adressait des vœux, on se gardait de laisser échapper un propos de mauvais augure, on s'envoyait des présens ; le soir on se régalaît en l'honneur de Janus.

Etrennes — On pense que l'usage des souhaits d'étranges vient des Romains. Tatius, roi des Sabins, et qui régnait dans Rome conjointement avec Romulus, consid'ra, dit-on, comme un bon augure le présent qu'on lui fit le premier jour de l'an de quelques branches coupées dans un bois consacré à Strenia ; il autorisa la coutume des présens faits à cette époque, et leur donna le nom de *Strenia*.

Avant la révolution de 89, et dans plusieurs provinces de France, les usages suivis le premier jour de l'an conservaient les traces de la fête du Gui que célébraient les anciens Druides. Les enfans du Vendomois couraient les rues dans ce jour solennel, et demandaient à ceux qu'ils rencontraient le *Gui-l'an-neu*. Dans la dernière nuit de l'année, le peuple du Maine parcourait également les rues en chantant des chansons dont le refrain était toujours : *Donnez-nous le Gui-l'an-neu*.*

Février. — Pendant le mois de février, Junon, que les Romains nommaient *februalis*, était honorée d'un culte particulier ; telle est, selon Festus, l'etymologie du mot février ; selon d'autres, ce mot serait tiré des sacrifices en l'honneur des morts, appelés *februales*, qui se célébraient aussi dans le cours de février. Numa ajouta ce mois, ainsi que celui de janvier, au calendrier de Romulus.

Les anciens représentèrent le mois de février sous la figure d'une femme qui était vêtue d'une seule tunique relevée par une ceinture ; afin d'indiquer la nature pluvieuse du mois, on avait placé entre les mains de cette femme une cane, oiseau aquatique, et à côté d'elle une urne d'où l'eau s'échappait avec abondance ; à ses pieds, on voyait d'un côté un héron, et de l'autre un poisson. A Rome, surtout, où l'hiver est moins long que dans nos climats, le mois de février est en effet celui des pluies.

Espiegleries de MM. les pages.

On sait que le gouverneur des pages de l'empereur était le général Gardanne, excellent homme, brave militaire, mais sévère en diable, et peu disposé à rire de toutes les espiegleries des *petits gaulards* confiés à ses soins. Heureusement pour eux, il n'était pas toujours là, et il résignait souvent ses fonctions au colonel d'Assigny, sous-gouverneur, que ces messieurs aimaient beaucoup, parce qu'ils ne le craignaient guère. Aussi ne se gênaient-ils pas pour lui jouer des tours fort peu respectueux.

Un jour le colonel se disposait à se rendre chez l'Empereur qui l'avait fait appeler ; il était en grande tenue : culotte blanche et bas de soie blancs. Avant de sortir, il entre dans la classe des mathématiques, au

moment où les pages prenaient leur leçon, et il s'assoit sur une chaise à côté du tableau. Un des plus jeunes pages, malin comme un singe, lorgnait depuis un instant les blanches mollets du sous-gouverneur, dont l'aspect lui donnait une démangeaison d'espièglerie : tout-à-coup une mouche vient se poser sur son banc ; il l'attrape, la traverse d'une épingle, et, se penchant jusqu'aux jambes du colonel, il lui enfonce son épingle dans le mollet. M. d'Assigny jette un cri ; l'enfant se relève et, d'un air de triomphe, montre au pauvre gouverneur la mouche perçue de part en part. « Satane petit diable, — lui dit le colonel en se frottant la partie blessée, — tu m'as fait bien mal, mais tu es bien adroit ! »

Mais l'homme qui servait surtout de point de mire aux malices de messieurs les pages, c'était le vénérable abbé Gandon, vertueux ecclésiastique, placé auprès d'eux en qualité d'aumônier. Il n'y avait pas de tours qu'ils ne lui jouassent.

Il avait invité quelques amis à dîner, et la veille, les pages avaient vu passer quelques provisions qui les avaient fort tentés : entre autres, un pâté de gibier d'une rotondité très respectable. Mais leur vient d'en avoir leur part : s'ils se contentaient de s'en emparer la plaisanterie ne leur semblerait pas assez forte, d'ailleurs on pourrait en faire acheter un autre ; il faut que l'abbé Gandon et ses convives aient un pied de nez.

Le soir, deux ou trois des plus hardis montent chez le bon aumônier, à l'issue de son dîner. Il leur arrivait souvent d'aller ainsi passer une heure auprès de l'indolgent ecclésiastique qu'ils aimaient beaucoup, malgré les malices qu'ils lui faisaient. Un autre page, resté dans l'antichambre, ouvre le buffet, aperçoit le bienheureux pâté, s'en saisit, enlève avec soin toute la croute de dessous, prend tout ce qui se trouvait dans l'intérieur, et remplace le gibier par une calotte de peau, réputée hors de service. Le lendemain, lorsque le pâté fut apporté sur le table du bon abbé, et qu'on l'ouvrit, les convives durent faire quelque peu la grimace. Les pages auraient bien voulu être là pour jouir du coup d'œil ; mais, cette fois, il leur fallut se contenter de toutes les suppositions que leur inspira leur imagination riieuse et folle.

Le pauvre abbé Gandon fut, à-peu près à la même époque, l'objet d'une plaisanterie assez originale de la part de ses enfans, c'est ainsi qu'il appelait les pages.

Comme je viens de le dire, il arrivait souvent que quelques uns de ces petits espiègles m'allaient causer avec lui après son dîner. Cet excellent aumônier avait toujours sur sa table quelques friandises en sucreries, pâtisseries et confitures dont il se plaisait à bourrer les petits gommeux. Ce n'était pas la une des moindres raisons pour les quelles ils aimaient tant à aller rendre visite à leur aumônier.

Un soir, deux d'entre eux arrivent chez le bon ecclésiastique, au moment où il allait prendre son café. « Ah ! ah ! vous voilà, mes enfans ! vous arrivez bien ; je veux vous régaler. Voici d'excellent café ; je l'ai fait moi-même, comme c'est mon habitude ; je vais vous en donner une petite demi-tasse pour vous deux. » Quand il a servi ses deux convives : « Pendant que vous boirez cela, mes petits amis, je vais vous demander la permission de finir mon journal que je lisais quand vous êtes entrés. Il est fort intéressant aujourd'hui. »

Je vous dirai d'abord que l'abbé Gandon prenait prodigieusement de plaisir à lire le journal de l'Empereur.

* Cet usage existe encore en plusieurs parties du Canada. Des jeunes gens se réunissent et vont de porte en porte chantant une chanson appropriée à la circonstance, dont le refrain est : « Vous nous devez le gui-l'an-neu. » Les aumônes assez abondantes qu'ils recueillent se distribuent aux pauvres de la parisse. Malheureusement cette coutume n'est pas sans abus. — [Ed.]